

OLIVIER ADAM

Dessous les roses



J'AI
LU

Dessous les roses

DU MÊME AUTEUR

Je vais bien, ne t'en fais pas, Le Dilettante, 2000 ;
Pocket, 2002.

À l'ouest, Éditions de l'Olivier, 2001 ; Pocket, 2001.

Poids léger, Éditions de l'Olivier, 2002 ; Points, 2004.

Passer l'hiver, Éditions de l'Olivier, 2004 (Bourse
Goncourt de la nouvelle) ; Points, 2005.

Falaises, Éditions de l'Olivier, 2005 ; Points, 2006.

À l'abri de rien, Éditions de l'Olivier, 2007 ; Points, 2008
(prix France Télévisions, prix Populiste)

Des vents contraires, Éditions de l'Olivier, 2008 ; Points,
2009 (prix RTL/Lire)

Kyoto Limited Express, avec Arnaud Auzouy, Points,
2010.

Le Cœur régulier, Éditions de l'Olivier, 2010 ; Points, 2011.

Les Lisières, Flammarion, 2012 ; J'ai lu, 2013.

Peine perdue, Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2015.

La Renverse, Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017.

Chanson de la ville silencieuse, Flammarion, 2018 ; J'ai lu,
2019.

Une partie de badminton, Flammarion, 2019 ; J'ai lu,
2020.

Tout peut s'oublier, Flammarion, 2021 ; J'ai lu, 2022.

OLIVIER ADAM

Dessous les roses

ROMAN



© Olivier Adam et Flammarion, 2022.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Karine

P. E.

Comme un frère

Projet T. A. – version 1
10 décembre 2021

Distribution en cours

« Quand les juges délibèrent
Si je fais mal ou je fais bien
Si je suis vraiment sincère
Moi je sais même plus très bien... »

Jean-Jacques GOLDMAN,
Peur de rien blues

« J'écris de la fiction, on me dit
que c'est de l'autobiographie, j'écris
de l'autobiographie, on me dit que
c'est de la fiction, aussi puisque je
suis tellement crétin et qu'ils sont
tellement intelligents, qu'ils décident
donc *eux* ce que c'est ou n'est pas. »

Philip ROTH, *Tromperie*

Acte I

PREMIER JOUR

Scène 1

CLAIRE

— Je vais me coucher. Ne montez pas trop tard. Demain...

Notre mère n'a pas achevé sa phrase. Elle a paru égarée soudain, et son regard s'est voilé. Un instant, j'ai pensé que je ne l'avais jamais vue pleurer. J'ai saisi sa main sèche et glacée, y ai posé mes lèvres. Elle m'a regardée surprise, vaguement incommodée, réprimant une grimace de répulsion. Nous n'avions guère l'habitude de ce genre de gestes, elle et moi. Personne n'aurait su dire pourquoi. C'était ainsi. Nous n'étions pas ce type de famille, voilà tout. Enfant, je n'en avais même pas conscience. Je ne crois pas que ça m'ait vraiment manqué. J'ignorais qu'il pouvait en être autrement. Quand j'allais chez des amies, ça ne semblait pas si différent. Mais peut-être leurs parents retenaient-ils leurs élans en ma présence. Par pudeur. Par discrétion. C'est seulement quand j'ai rencontré Stéphane que j'ai réalisé que cette absence de démonstrations d'affection n'était

pas si courante et qu'il existait des foyers où l'on se touchait, se serrait dans les bras, s'échangeait des mots tendres.

Elle a fini par retirer sa main de la mienne en me lançant un sourire crispé. Puis elle s'est dirigée vers la porte-fenêtre. Il était minuit passé. Stéphane et les enfants étaient montés se coucher depuis plus d'une heure. Elle avait tout de même tenu jusque-là, s'était efforcée de veiller aussi tard que possible, mais ça ne servait plus à rien maintenant. Il n'y avait plus aucune chance pour que Paul se pointe avant le lendemain matin. Et encore. S'il daignait venir. Il n'avait répondu ni à mes messages ni à ceux d'Antoine. Ça faisait trois mois que nous n'avions pas eu de contact avec lui. Mais c'était habituel. Notre frère était injoignable quand il sortait un nouveau film. Et aussi pendant qu'il l'écrivait. Sans parler du tournage, du montage et de la postproduction. En définitive, les périodes où il réapparaissait dans nos vies étaient rares, et c'était toujours de manière fuyante, on aurait dit de mauvaise grâce. Comme une punition qu'il s'infligeait pour des raisons obscures. La plupart du temps, nous n'avions de ses nouvelles qu'à travers les journaux, la radio, parfois même la télévision – mais cela n'arrivait pas si souvent : en règle générale c'étaient les comédiens qui venaient présenter ses films dans les émissions culturelles. Notre mère nous suppliait de nous montrer cléments. La vie que menait Paul avait beau revêtir pour elle une

grande part de mystère, elle en comprenait au moins ceci : le besoin qu'il avait de se concentrer sur l'écriture de ses films. L'énergie qu'il lui fallait ensuite déployer pour les faire produire et les financer. Le gouffre dévorant que constituaient le tournage et le montage. Puis combien il était débordé par la promotion et l'anxiété quand le résultat sortait sur les écrans. Et enfin comment tout cela, échec ou succès peu important, le laissait exsangue, et la nécessité qu'il éprouvait alors de se retirer en lui-même pour reprendre des forces et permettre au projet suivant d'advenir. À moins qu'au contraire il n'enchaîne avec une mise en scène pour le théâtre, discipline qu'il affectionnait de plus en plus mais qui semblait l'engloutir tout autant, même si la période des représentations n'était pas censée requérir sa présence – il n'empêche que durant ces semaines aussi il ne donnait plus signe de vie. Oui, notre mère comprenait tout ça. Mieux qu'Antoine et moi : après tout, nous menions également des vies professionnelles prenantes, épuisantes, à quoi s'ajoutait me concernant le quotidien éreintant d'une famille, la gestion des enfants, d'un mari et d'une partie non négligeable des tâches domestiques, et pour Antoine une vie privée difficile à saisir, puisque, justement, il la gardait farouchement privée, mais que je soupçonnais agitée. Et quand bien même. Pour cette fois il aurait pu faire une exception, me disais-je. Nous faire part de ses intentions. Ou au minimum accuser

réception des informations que nous lui avons transmises, au premier rang desquelles figurait l'espoir de maman qu'il soit là malgré tout. Bien sûr, il y avait peu de chances qu'il en tienne compte. Nous concernant, il ne tenait jamais compte de grand-chose.

Maman a refermé la porte-fenêtre. Je lui ai fait signe de la laisser ouverte : Antoine et moi ne nous coucherions pas de sitôt. Il faisait encore doux et il y aurait encore pas mal d'allers-retours entre la terrasse et la cuisine pour nous ravitailler en alcool, vider un cendrier, trouver de quoi grignoter – un reste de poulet, un paquet de chips, des biscuits. Mais elle l'a tout de même fermée pour éviter les courants d'air. Elle leur livrait une guerre sans merci. Depuis toujours et même en plein été. Nous nous engueulions souvent à ce sujet quand je vivais encore ici. J'aimais plus que tout sentir l'air circuler à travers les pièces, et détestais la sensation de confinement d'une maison hermétique. Ça la rendait dingue. Elle refermait tout derrière moi. Y compris s'il s'agissait de ma propre chambre alors que j'y étais. Elle entraînait dans la pièce sans un mot et se dirigeait vers la fenêtre. Une fois le mal réparé, d'un geste sec qui trahissait sa colère, elle ressortait sans une explication, sans même un regard. J'ignore pourquoi elle haïssait à ce point les courants d'air, même les plus tièdes, même les plus doux. Je crois qu'elle n'aurait

sans doute pas pu l'expliquer elle-même. C'était une phobie qui venait d'on ne savait où, un truc inscrit en elle depuis l'enfance, légué par ses propres parents peut-être. Les courants d'air, dans une maison, c'était le mal absolu. Et ça faisait partie des nombreux points sur lesquels mon père et elle étaient d'accord. Au même chapitre, il faudrait ajouter la question des volets. Mes parents les fermaient sitôt la nuit tombée, et parfois même en journée, l'été, par forte chaleur. J'avais l'impression de vivre dans un caveau. J'avais l'impression qu'on m'enterrait vivante.

Elle s'est servi un verre d'eau dans la cuisine, avant d'éteindre la lumière. Puis nous avons entendu l'escalier craquer sous ses pas. Elle ne pesait pourtant pas bien lourd. Elle avait tant maigri ces dernières semaines. Depuis que j'étais arrivée, je ne l'avais rien vue avaler – elle ne pouvait simplement pas, disait-elle, mais ça finirait bien par revenir. Tout passe, tu sais, répétait-elle souvent. Et c'était là l'essentiel de sa philosophie. Endurer. Faire le dos rond. Attendre que le temps fasse son œuvre. Avec patience et en silence. Sans plainte, surtout. Nous avons compté vingt craquements, pour autant de marches. Ce foutu escalier avait toujours fait un boucan d'enfer. Dès le premier jour, paraît-il. Dès l'achat de la maison pour laquelle mes parents s'étaient endettés sur quarante ans peu avant ma naissance. Personne n'avait jamais trouvé comment y remédier.

Personne n'avait jamais su à quoi c'était dû. Un défaut de conception. La qualité du bois. Une négligence dans le montage. Adolescents, il nous fallait rivaliser d'ingéniosité pour le descendre dans la nuit sans alerter nos parents qui ne l'auraient pas toléré, sans réveiller notre père qui nous l'aurait fait payer – il se levait tôt pour partir au boulot et son sommeil était sacré. Combien de fois nous étions-nous gaulés, Antoine et moi, parce que le bois ciré glissait sous les chaussettes, ou que nos mains avaient lâché prise tandis que nous prenions notre élan accrochés à la rampe, dans l'espoir d'atteindre le rez-de-chaussée sans effleurer plus d'une ou deux marches ? Combien de chevilles tordues suite à nos réceptions approximatives ? Seul Paul ne se faisait jamais gauler. J'ignore comment il s'y prenait mais jamais aucun bruit ne le trahissait. Et pourtant il redescendait presque chaque nuit, souvent bien avant moi, pour monopoliser le téléviseur et le magnétoscope et s'enfiler ces vieux films aux couleurs fanées dont il dit aujourd'hui qu'ils ont forgé sa destinée. Quand il ne faisait pas le mur pour passer la nuit dehors.

— Tu crois qu'il va venir ? a lancé Antoine en s'allumant une cigarette.

Dans la rue les arbres bruissaient doucement. La nuit était encore tiède. Du jardin montaient des parfums de terre et de résine. Antoine avait enflammé la mèche d'une lampe

à huile qui éclairait notre coin de terrasse. Il l'avait achetée pour nos parents au début de l'été. Ils ne s'en étaient jamais servis. J'ai haussé les épaules. Avec Paul, comment savoir ? Il n'en faisait toujours qu'à sa tête. Se souciait peu des convenances. Comme si son statut d'artiste l'y autorisait. Il considérait n'avoir aucune obligation envers qui que ce soit. Et surtout pas envers sa famille, qu'il avait laminée de film en film, de pièce en pièce, même s'il s'en défendait. C'est une fiction, répétait-il, rien à voir avec vous. Mais qu'est-ce qu'il croyait ? J'avais beau ne pas être aussi cinéphile que lui, ne pas être particulièrement portée sur la littérature et le théâtre – ou plutôt ne pas avoir assez de temps pour ça –, je connaissais la rengaine, cette excuse bidon de la fiction, cette stratégie d'évitement minable, ce vrai truc de faux cul. « Mais le héros est roux », glapissait Christian Clavier dans *Mes Meilleurs Copains* pour se dédouaner. Et puis il y avait les interviews. Là, je n'ai jamais su quelles pouvaient être ses justifications. Personnellement je ne lui en tenais pas rigueur. Notre mère non plus. Ce n'était pas pire que les pièces ou les films eux-mêmes. Mais Antoine, lui, ne le voyait pas ainsi. À ses yeux, que notre frère mente à longueur d'entretien, s'inventant une enfance qu'il n'avait pas vraiment vécue, une famille qui n'avait pas tout à fait été la sienne, travestissant des souvenirs, un passé, pour en tirer bénéfice, relevait de la malhonnêteté la plus crasse. Et cette fois

il n'avait pas l'excuse de la fiction, de la licence poétique ou de n'importe quelle connerie de ce genre. Non. Là, c'était de l'arnaque pure et simple. De l'escroquerie caractérisée, fût-elle intellectuelle.

— Quel enfoiré, râlait-il. Quel foutu mythomane. Tout ça pour se faire valoir. Tout ça pour se faire plaindre ou je ne sais quoi. Non mais quel imposteur. Et puis cette manière de geindre sur son enfance... Cette manière de tout dénigrer. Maman, papa, cette maison, cette ville...

En général je préférais ne pas répondre. Antoine n'avait pas complètement tort, bien sûr. Mais il était né six ans après Paul. Et huit après moi. Nous n'avions pas connu exactement les mêmes parents. Et si Paul en rajoutait sans doute, je savais qu'à la source du fleuve de ses mensonges coulait un ruisseau où se cachait un soupçon de vérité. En tout cas la sienne. Qui n'était pas tout à fait la mienne. Mais qui ne ressemblait en rien à celle d'Antoine. Quand bien même avions-nous grandi sous le même toit.

— Tu l'as vu, toi, son dernier film ? m'a demandé Antoine.

J'ai hésité à lui avouer la vérité. Oui, je l'avais vu. Et bien avant qu'il ne sorte. Paul m'avait invitée à assister à une projection privée en compagnie de l'équipe. Sur le coup, ça m'avait surprise. Il ne faisait plus ce genre de choses depuis longtemps. Convier l'un d'entre

nous à des projections, des avant-premières. Nous envoyer des invitations pour ses pièces. D'ailleurs les rares fois où nous le croisions, sans papa puisque depuis leur ultime affrontement c'était devenu impossible, et jamais dans cette maison parce qu'il était hors de question que notre père quitte son propre domicile pour nous laisser le champ libre, nous ne parlions jamais de ses réalisations. C'était un sujet tabou. Il ne voulait avoir à se justifier sur rien, et de toute manière selon lui nous « ne pouvions pas comprendre », n'étions pas à la bonne distance, celle du spectateur. Nous surinvestissions ses créations, et de façon biaisée. Nos liens, notre passé commun nous aveuglaient. Ces discussions ne menaient à rien. Sinon à des dialogues de sourds. En définitive, s'il avait appris une chose de sa vie d'artiste, c'est que ça ne pouvait pas bien se passer avec les proches, en particulier la famille. Soit il inventait, tor-dait, réarrangeait, et on l'accusait de mensonge, exagération, manipulation, manque de respect, trouble à l'ordre public de la réputation et du qu'en-dira-t-on : pour qui nous fais-tu passer, que vont penser les voisins ? Soit il se cantonnait à la vérité et ça revenait au même : comment osait-il raconter tout ça, nous jeter en pâture et s'essuyer ainsi les pieds sur le respect de nos vies privées ?

— Un écrivain dans une famille, c'est la mort de cette famille, disait Philip Roth. Ben c'est



13875

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 16 juillet 2023*

Dépôt légal juillet 2023
EAN 9782290381496
OTP L21EPLN003393-548734

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion